



Gentilles filles, braves garçons

Roopa Farooki



Gaia

Gentilles filles, braves garçons

Roopa Farooki

Traduit de l'anglais par Jérémy Oriol

Dans le Pendjab des années 1940, quatre frères et sœurs sont soumis à une mère manipulatrice qui voulait juste faire d'eux « de gentilles filles et de braves garçons ». Si les frères pourront fuir, faire des études de médecine et vivre leur vie à Londres ou New York, qu'en sera-t-il des sœurs, promises à la perspective d'un mariage forcé ?

À l'heure où l'on enterre ses morts, tous quatre, devenus adultes, retournent au pays et reviennent sur ce que furent leurs choix ou la façon dont ils s'accommodèrent de leur condition.

Entre multiculturalisme, fratrie soudée et secrets de famille, un hommage aux immigrants d'Asie du Sud.

*« Peu de romans ont le pouvoir de bouleverser nos vies.
Celui-ci peut changer la vôtre. »*

The Daily Mail

Roopa Farooki est née en 1974 à Lahore, au Pakistan, d'un père pakistanais et d'une mère bengali. Elle grandit à Londres et partage sa vie entre le sud de l'Angleterre et le sud-ouest de la France. Après avoir travaillé dans la publicité, Roopa Farooki se consacre à l'écriture, et a entrepris des études de médecine. Ses romans sont régulièrement sélectionnés pour le Orange Award.

Gentilles filles, braves garçons

du même auteur
chez le même éditeur

Le choix de Goldie (2011)
La petite boutique des rêves (2012)
Les choses comme je les vois (2013)
Le temps des vrais bonheurs (2014)
L'art acrobatique de la fugue (2015)

La plupart de ces ouvrages sont aussi disponibles en poche dans la collection Babel.

Ouvrage publié avec l'aide du



Roopa Farooki

Gentilles filles, braves garçons

traduit de l'anglais par Jérémy Oriol

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
The Good Children

Illustration de couverture :
© Nikolay Donetsk / iStock / Getty Images

© Roopa Farooki, 2014
© Gaïa Éditions, 2016, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-708-8

*À ma mère, qui m'a fait croire que tout était possible.
À mes enfants, qui me montrent tous les jours
que c'est la vérité.*

*Nous restons assis dans l'ombre
Nous restons assis dans le froid
Nous sommes des enfants obéissants
Nous faisons ce qu'on nous dit
C'est bien d'être gentils
Alors nous faisons ce qu'on nous dit*

Professeur Sully Saddeq
Les Collaborateurs –
Comment de braves gens font le mal

*Ça te va bien de dire non... Je devrais essayer de le prononcer plus souvent.
C'est un petit mot drôlement puissant.*

Dr Jakie Saddeq,
médecin généraliste et travailleur social

Première partie
Braves fils, braves filles, 1938-1961

Chapitre 1

Sully

Je m'appelle Sulaman Saddeq et je suis assis dans une pièce blanche et propre, à réfléchir aux décisions que nous prenons tous. Il me semble qu'elles sont à ce point terribles, à ce point tragiques, qu'il vaut mieux croire qu'elles ne sont pas notre fait. Que nous n'avons pas le choix. Je viens juste d'arriver à cette conclusion, là, sur ma chaise. Avec un texte à ma droite. Une machine à ma gauche. J'accuserai quelqu'un d'autre. Lui. Elle.

J'avance ma main vers la machine, puis je m'arrête. Il y a un homme qui pleure de l'autre côté de la cloison. Les portes sont fermées. Je ne le vois pas. Mais je l'entends. Il semble à l'agonie. Voilà qu'il cogne contre le mur, à présent.

– Laissez-moi sortir ! Mon cœur, hurle-t-il. Il me fait mal, je vous dis ! Laissez-moi sortir !

Je garde les yeux rivés sur le mur impeccable comme s'il s'agissait d'un miroir. Je suis lisse et irréprochable. Blanc comme un os décoloré sur une plage. Je n'ai pas de sang sur les mains. On pourrait même penser qu'il n'y a pas une seule goutte de sang dans tout mon foutu corps. Que je suis bon et que je suis mort. Que cette pièce blanche est ce que je peux espérer de plus proche du paradis et que, maintenant que j'y suis, ils ne me laisseront jamais en sortir.

– Le protocole de l'expérience exige que vous continuiez, indique la blouse blanche. Poursuivez, je vous prie.

Je sais qu'il est plus qu'une blouse blanche. Il s'appelle James, mais dit à ses amis et à ses collègues de l'appeler Jim. C'est comme cela qu'il s'est présenté à moi. Je m'appelle Jim, Jim-tout-court. Il a les yeux bleus, une coupe de cheveux au rabais et des chaussures de qualité. Je sais qu'il aime complaire à son chef. Ou plutôt notre chef. Le professeur. Parce que je travaille moi aussi pour lui, pour quatre dollars de l'heure, plus cinquante cents pour l'essence. Nous sommes à New Haven, dans le Connecticut, nous sommes en 1960 et dans cette ville, à cette époque, quatre dollars représentent une très belle somme pour une heure de travail. Je suis venu à pied, donc le défraiement pour l'essence n'est que du bonus.

– Il dit qu'il veut partir, dis-je d'une voix faible.

– Poursuivez, je vous prie, répète la blouse blanche.

Je suis censé appuyer sur l'interrupteur suivant, un modèle noir bon marché que l'on trouve dans n'importe quelle quincaillerie. Au-dessous de la

rangée de boutons, alignées avec une rigueur militaire, une série d'étiquettes portent la mention « Décharge Faible », puis plus loin « DANGER » et encore plus loin, au niveau des 450 volts, un simple « XXX » inquiétant et impersonnel. Une tête de mort aurait sans doute été un peu trop claire. Nous sommes censés deviner, pas savoir. Mais moi, je sais. Je suis au courant de leur vilain petit secret. Je suis dans le coup.

– Il est absolument essentiel que vous continuiez, dit la blouse blanche, passant sans accroc à la réplique suivante, remarquant mon hésitation, ma main suspendue en l'air.

Comme si j'étais un enfant qui avait besoin qu'on l'encourage pour prendre la bonne décision. Ses paroles agissent comme un bras passé autour de mes épaules.

Je fais ce qu'on me dit. Je tremble un peu, et il me faut ravalé un éclat de rire hystérique. Je me dis que ce n'est pas ma faute, pas plus que celle de la machine. Je ne fais que ce qu'on me dit. Ce n'est qu'un test de mémoire. Une expérience. Et l'homme a donné la mauvaise réponse, c'est pourquoi il reçoit une décharge. Il s'est porté volontaire. Il est payé lui aussi. Les poils de ses avant-bras ont été humectés avec une éponge. On y a fixé les électrodes. Je n'ai pas vu tout cela. Cela s'est passé derrière le mur. Je touche l'interrupteur, il est lisse sous le coussinet de mon doigt. C'est facile. Je ne vois pas la décharge. Je ne la ressens pas. L'électricité est aussi propre et aussi invisible qu'un gaz toxique. Que le monoxyde de carbone qui répand le sommeil dans l'habitable d'une voiture.

Et, dans un monde lointain, de l'autre côté du mur, quelqu'un crie.

L'homme ne répond plus, mais la blouse blanche me rappelle que le silence constitue également une mauvaise réponse. L'homme disait être cardiaque. Il est possible qu'il soit mort. Mais je continue à faire ce qu'on me dit. Je pousse les boutons jusqu'à « DANGER ». Je vole à présent jusqu'à la fin de la rangée. Le dernier bouton me libère. « XXX ». Je suis irréprochable et je suis mort à l'intérieur. C'est fini. Je suis libre.



Plus tard, nous sommes assis dans la cafétéria du campus devant une tasse de café et un plateau de nourriture grasse, et les deux autres veulent que nous nous isolions pour parler de cette triste petite mise en scène que nous répétons. Pour disséquer nos performances comme des étudiants en médecine pratiquant des autopsies. Découpant les uns après les autres les corps dont

on leur a fait don. Les crânes légués par de consciencieux défunts comme des accessoires de théâtre.

Jim craint d'avoir paru trop détaché, pas assez sévère ou professionnel. Il s'inquiète parce que, pour l'essai d'aujourd'hui, il était censé porter une blouse non pas blanche, mais grise et ambiguë, et que le chef risque de le découvrir. Il se lance dans une longue et fastidieuse histoire pour expliquer ce qui est arrivé à cette blouse grise, quelque chose à propos de sa femme et d'un détergent miracle. À la fin, il rit comme s'il venait de partager une anecdote hilarante et je me rends compte qu'il cherchait en réalité à se mettre en valeur, avec sa vie de sitcom et sa charmante petite femme évaporée.

Danny, l'homme qui gémissait, a l'impression d'en avoir un peu trop fait ; il se dit qu'il devra s'améliorer au prochain enregistrement ou les volontaires risquent de se méfier. La modification du texte opérée par notre chef le chiffonne : il pense qu'il ne devrait pas crier qu'il est cardiaque. Ça sonne faux. Il explique que son père n'a rien crié de tel lorsqu'il a fait sa crise cardiaque. Qu'il s'est juste effondré par terre en se plaignant doucement de douleurs lancinantes dans le bras. Danny regrette que l'idée de quelqu'un affalé par terre, se plaignant d'une petite voix, soit impossible à suggérer à travers un mur.

Je ne dis rien. Je suis nouveau ici. Je suis distrait parce que la fille aux cheveux bruns et à la blouse de laboratoire trop longue n'a pas encore fait son entrée dans la cafétéria et que, même si je ne lui ai jamais parlé, j'aime savoir qu'elle est là. Gêné d'avoir gloussé, je cherche à détourner le regard. Ils remuent sur leur siège, conscients de mon silence, et je comprends que, encore une fois, je ne tiens pas bien mon rôle.

– Je suppose que j'ai foiré, finis-je par dire, en buvant une gorgée de café.

J'essaie d'adopter un ton détaché. Pour arrêter de guetter l'arrivée de la fille à la porte d'entrée, je m'examine, à l'envers, dans ma cuiller nappée de café. Elle me fait paraître plus marron que je ne suis en réalité et je me sens brièvement rassuré quant à mon identité, et ma place dans le monde : un homme marron en blouse blanche. Comme mon père avant moi. Et son père avant lui. Comme s'il y avait un endroit qui m'attendait, au-dehors de cette prestigieuse université de la côte est, la salle de congrès d'un grand hôtel remplie de tous les hommes en blouse blanche et au teint café, passés, présents et à venir.

Je suce la cuiller pour me voir plus distinctement, puis regrette mon geste. Contrairement à mon père, je ne suis pas assez foncé. J'ai le visage laiteux et plein d'ambition de ma mère, quoique dans mon cas, ce teint évoque plutôt l'indécision. Mes sœurs ne sont pas aussi claires que moi. Ma mère les tanne pour qu'elles se dépigmentent la peau et se couvrent de poudre pour

l'éclaircir, mais Mae et Lana s'obstinent à garder la chaleur de leur teint de caramel mou. Mon petit frère, Jakie, arbore fièrement un marron franc et n'a jamais besoin de dire un mot sur ses origines. Je l'envie. Il peut s'épargner les explications lassantes que je suis condamné à donner à chaque personne que je rencontre.

Je me fonds dans la masse. Les gens d'ici ne s'aperçoivent pas que je suis étranger jusqu'à ce que j'ouvre la bouche, et même alors ils me prennent pour un Européen.

Mon badge indique Sully, car c'est le nom que l'on me donne ici et je ne suis pas certain qu'ils se rendent compte à quel point ce surnom accidentel me va bien. *To sully* : souiller, foirer. Mon vrai nom ne rentre même pas sur le badge : Sulaman Osman Saddeq. Sauf si je leur dis de l'abréger en S.O.S. Un appel à l'aide. J'ai reçu ce nom en hommage à mon grand-père, le premier médecin de notre famille, qui l'avait lui-même reçu en référence à Salomon, le roi plein de sagesse qui avait ordonné à deux femmes qui se disputaient un bébé de le couper en deux afin de voir laquelle l'aimerait assez pour le laisser partir. L'homme qui prenait des décisions terribles et tragiques et en assumait les conséquences.

Je ne tiens pas la comparaison avec mes homonymes. Je suis incapable de prendre une décision et d'assumer une faute. C'est pourquoi, désormais, je ne suis plus que Sully, un homme qui se fait passer pour un autre qui travaillerait pour quatre dollars de l'heure plus l'essence, et même là, je me plante.

Les deux autres hochent la tête, soulagés que je l'aie dit le premier. Comme si j'étais une fille avec laquelle ils essayaient de rompre après un troisième rendez-vous et une tentative de pelotage avortée à l'arrière de la salle de cinéma locale et qui leur dirait d'une petite voix : « Ça ne colle pas ; ça ne vient pas de toi, c'est moi. » Je leur ai rendu la tâche facile et ils m'en savent gré. Ils se disent que je suis probablement un type bien même si je ne suis pas très bon dans mon boulot.

– Tu es allé un peu loin, dit Jim. Une fois que tu étais arrivé à 150 volts et que j'avais terminé mon texte, tu aurais pu t'arrêter.

– Personne n'ira aussi loin, acquiesce Danny. On a évalué que pas plus de trois pour cent iraient jusqu'à 450 volts avec un homme en train de hurler derrière un mur. Pas juste parce qu'un pauvre type comme Jim leur dit de le faire. Ce n'est pas censé être autre chose qu'un test de mémoire.

– Il faudrait être un sacré enfoiré pour aller jusque-là, dis-je. Mais la différence, c'est que moi je savais que ce n'était pas réel.

Voilà que j'invoque des excuses, je m'enfoncé.

– Je pensais que ce serait mieux de pousser jusqu’au fond du fond, la frange pathologique, comme dit le professeur.

Je me cache derrière ce discours, reportant la responsabilité sur un autre. C’est tellement facile. Ça coule comme de l’eau de source.

– Pour que Danny puisse enregistrer le passage où il hurle à propos de son cœur. Pour qu’on puisse aller au bout du nouveau texte.

À ma grande surprise, ils se regardent et semblent se laisser convaincre.

– D’accord, dit Jim. Mais la prochaine fois, ne te contente pas de rire. Proteste ou fais quelque chose. Mets-toi en colère. Même les psychopathes qui iront jusqu’aux 450 volts poseront des questions. Ne te contente pas de faire ce qu’on te dit.

– Si je comprends bien, tu me demandes de ne pas faire ce qu’on me demande ? plaisanté-je sans grande conviction.

De retour dans la pièce, je suis seul avec la machine. Le métal lisse, les interrupteurs rutilants, les étiquettes imprimées de 15 à 450 volts, de « Décharge faible » à « XXX ». Elle est massive et impressionnante. Une plaque porte le nom du fabricant. Elle a l’air si vraie, difficile de se dire que ce n’est qu’une boîte vide. Que le professeur a percé lui-même les trous pour les interrupteurs dans l’atelier du campus.

– Prêt ? demande Jim-tout-court en entrant.

Il enfle sa blouse, la boutonne et n’est plus le même homme, celui avec des yeux bleus, une coupe de cheveux au rabais et des chaussures de qualité. Il devient la blouse blanche. Je fais plus confiance à la blancheur immaculée de sa blouse qu’à celle de mes pensées. J’ai plus confiance en lui qu’en moi-même.

– Fin prêt, réponds-je en m’asseyant.

Ce n’est pas comme si j’avais le choix.



Cette histoire commence et se termine en un lieu qui n’existe plus et qui, déjà à l’époque, était en train de disparaître. À Lahore, dans le Pendjab, en Inde. Dans les années 1930 s’était déjà enclenchée la dynamique qui allait voir le territoire indien amputé de ses musulmans de l’est et de l’ouest, qui pendouilleraient de chaque côté comme deux membres sectionnés, ainsi que le regroupement de notre territoire divisé sous le nom de Pakistan. Un an après ma naissance, mon petit frère vint au monde. Et deux ans plus tard, pendant la guerre, ce fut le tour de mes sœurs, à peu d’intervalle. Mon père

était un jeune médecin et exerçait au service de l'Indian Air Force. Bien des années plus tard, il raconterait, au détour des anecdotes qu'il distillait après le dîner, n'avoir pratiquement rien eu à faire pendant ce moment illustre de sa carrière, car très peu de soldats revenaient blessés. Ou bien ils rentraient entiers, ou bien, que leur corps soit parti en fumée dans l'atmosphère ou qu'il ait fendu les airs pour aller nourrir les animaux sauvages et la terre, ils ne rentraient pas du tout.

Ma mère était deux femmes à la fois : d'une coquetterie comique ou d'une sévérité terrible. Elle regardait tous les films importés, lisait des magazines en privé et le Coran en public, et jouait avec ses bébés. Mes sœurs sont nées à moins de dix-huit mois d'écart et la nourrice qu'on avait embauchée leur donnait le sein à toutes les deux, sevrant son propre rejeton contrarié qu'elle avait laissé au village à sa sœur. Notre mère habillait les filles comme des poupées, nouait des rubans dans leurs cheveux étonnamment touffus et louait leur teint de miel même si elle les poudrait tout de même pour les sorties en public. Avec mon frère et moi, elle changeait de masque, affichait une mine renfrognée et un mécontentement silencieux, et nous battait avec une règle, une brosse à cheveux, et même avec une paire de ciseaux si nous faisons autre chose qu'étudier. Ou si nous n'y mettions pas assez d'ardeur.

Étudier. Étudier encore.

C'était le mantra de notre enfance, répété plus fréquemment que nos prières. Fermement convaincue que le meilleur moyen d'enseigner et d'apprendre passait par la douleur et le châtement, elle se serait étonnée, si elle avait été volontaire pour le test de New Haven, qu'ils prennent la peine de placer la machine à décharges dans une autre pièce. Elle se serait fait une joie de se tenir au-dessus de l'apprenant avec un instrument contondant jusqu'à ce qu'il trouve la réponse.

J'étais jaloux de mes sœurs et me liguais contre elles avec mon petit frère, Jamal Kamal, que nous abrégeâmes d'abord en Jay-Kay et puis finalement par commodité en Jakie, car c'était ainsi qu'il prononçait lui-même son nom lorsqu'il était bébé. Ma mère déclara qu'il serait plus facile de l'imiter que de le corriger, mais la vérité était qu'elle avait une préférence pour Jakie, qui sonnait plus anglais, et que c'était probablement elle qui le lui avait appris la première. Mon frère et moi guettions la moindre occasion d'embêter nos sœurs. Un jour, nous allâmes les trouver dans le jardin, où les domestiques ne pouvaient nous voir et leur offrîmes les morceaux les plus durs d'une mangue pour leur donner du fil à retordre et les voir tousser et pleurer en essayant de les avaler : dès qu'elles nous virent rire, elles s'empressèrent d'aller nous dénoncer au Chef. Un autre, nous cachâmes leurs stupides poupons, leur

collection de poupées de chiffon avec lesquelles elles dormaient la nuit, cousues à la main par leur *ayah* à partir de chutes de sari de couleurs vives. L'*ayah* fut incapable de les retrouver jusqu'à ce que Jakie nous trahisse.

– En tout cas, elles ne sont pas au-dessus de l'armoire. Personne ne pourrait les y déposer. À moins d'être le meilleur lanceur du monde, dit-il, un peu trop fanfaron.

Jakie était le meilleur lanceur de la famille et me disait que je lançais comme nos sœurs. Quand les poupées furent retrouvées, je dérobai un assortiment de leurs rubans colorés pour en faire présent aux asticots qui grouillaient au fond des latrines et que je regardai s'entortiller autour des bandelettes comme une hideuse chevelure. Nos sœurs s'égosillèrent en les découvrant. Des vers avec des rubans, comme une robe du soir sur un cochon ou de la bouse décorée de poudre d'or.

J'ai conscience de rapporter cela avec une sorte de forfanterie. Je suppose que j'en tire encore un certain orgueil – même si ce que nous avons fait était vraiment minable – parce que ce fut la dernière fois que je le fis véritablement. Me rebeller, je veux dire. À l'âge de six ans, ma personnalité fut éteinte sous les coups. Il faut voir comment notre mère nous battait. C'était un aspect de notre éducation, peut-être le seul d'ailleurs, qu'elle ne déléguait jamais aux domestiques. Amma nous battait avec férocité, comme s'il s'agissait d'un exercice physique pour lequel il lui fallait préalablement s'étirer et se dénouer les muscles. Comme un policier de village chargé d'administrer cent coups de fouet à une jeune victime de viol pour cause d'adultère et qui part s'entraîner dans la forêt afin d'être au meilleur de sa forme le jour J. Étant une femme menue, peut-être pensait-elle que, malgré ses instruments, la claque et la morsure du cuir, les pointes de la brosse, ses coups ne nous faisaient pas aussi mal qu'ils le devraient, c'est pourquoi elle veillait à ce que ses mots claquent, mordent et s'enfoncent plus profondément encore en nous.

– Vous me déshonorez, et votre père aussi, quand vous nous désobéissez, disait-elle avant la raclée. Je vais faire de vous de gentils garçons. Vous allez apprendre à devenir gentils, disait-elle après ces raclées.

Pas plus que la blouse de Jim près de vingt ans plus tard, rien n'était jamais gris dans l'esprit de ma mère. Le linge qu'elle inspectait avant la lessive était soigneusement séparé et revenait repassé et éclatant, sans déteindre ou se délayer. Elle était, elle-même, à la fois noire et blanche. Les garçons étaient soit méchants soit gentils. Et seuls étaient gentils ceux qu'on ne remarquait et qu'on n'entendait pas. J'imagine qu'elle voyait ses fils comme un épouvantable désagrément. Faits de limaces, d'escargots et de queues de chiots,

d'après la comptine – et rien dans notre conduite infantile ne démentait cela. Elle était certainement amère d'avoir dû, pour les besoins de son statut social, nous mettre au monde, Jakie et moi, un héritier et un réserviste à couler dans le moule de leur père ; c'est pourquoi elle nous broya, telle une pâte de piment âcre avec un pilon, comme si elle s'acquittait là d'une tâche domestique comme une autre.

Les filles, c'était autre chose. Pour elles, il n'était question que de luxe et de plaisir. Elles étaient élevées pour être décoratives et serviables, des poupées animées et des maîtresses de maison, et seraient un jour mariées à des hommes riches aux allures de star de cinéma, et avec des lettres à la fin de leur nom* aux côtés desquels elles mèneraient une existence aussi légère qu'un oiseau en vol, et gâteraient à leur tour leurs filles de la même manière. Elle surnomma nos sœurs en hommage aux stars de cinéma : Maryam, la plus âgée, devint Mae ; la petite Leena, la plus jeune, devint Lana. Elle n'avait pas eu le choix concernant nos prénoms à nous, car Jakie et moi devions porter le nom de nos grands-pères, Sulaman et Jamal Kamal, conformément à la tradition familiale.

Je me demande parfois comment elle m'aurait appelé si elle avait pu choisir. Je me demande si elle m'aurait aimé un peu plus si on lui avait laissé ce petit plaisir. Peut-être aurait-elle été plus douce avec un fils nommé Farid en écho à Fred Astaire ou Daniyaal pour Danny Kaye. Ça ne m'aurait pas dérangé.

Elle aurait pu m'appeler Clark, Gene, Bing, Cary, Rock ou Bob.

N'importe lequel de ces drôles de noms étrangers, courts et accrocheurs comme des marques dans une boutique, égarés parmi les néons au-dessus des marquises des cinémas, aurait été préférable à S.O.S., cet appel au secours geignard. Ou à *sully* : souiller et déshonorer ; foirer.



Notre père était désolé pour nous et nous permettait parfois de nous échapper avec lui. Il ne le présentait pas ainsi à notre mère, mais parlait d'apprentissage supplémentaire, d'éducation par l'activité physique.

– Ces petits garçons doivent apprendre à devenir des hommes, disait-il à notre mère. Un caractère fort dans un corps fort. De l'air frais. De l'exercice.

* Qui distinguent, dans l'Empire et le Commonwealth britanniques, les membres d'un ordre de chevalerie. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Plus ses phrases se raccourcissaient plus il devenait persuasif. C'était un de ces beaux hommes à la voix fluette qui paraissent plus impressionnants lorsqu'ils se taisent. Amma hocha la tête, oignant et tressant avec des rubans de soie les cheveux de Lana qui se tortillait sur sa chaise, ne tenant plus en place entre la tension de ses nattes et la raideur de sa robe à froufrous, trop chaude même en ce petit matin. Mae était allongée sur le ventre aux pieds d'Amma, dans la fraîcheur de son ombre, à se faner dans sa robe tout aussi raide, comme une fleur recourbée dans un vase. Notre chatte la plus grasse, Blanche Neige, s'approcha d'elle en miaulant pour réclamer son attention et Mae la chassa brutalement du pied, dans un regain soudain d'énergie.

– De l'air et de l'exercice, répéta Amma d'une voix pensive, posant sur nous un regard à l'éclat sombre, contente de nous voir récolter ce que nous méritons – elle aurait tout aussi bien pu dire « crime et châtiment ».

Elle tourna Lana face à elle et redevint l'autre mère, celle qui riait gaiement.

– N'est-elle pas à croquer ? Y a-t-il plus adorable au monde que ma petite chérie ?

Lana nous sourit timidement, ne sachant pas trop si elle devait se réjouir de toute cette attention et haussa les épaules en signe de sympathie. Suivant son regard, Amma sembla surprise de nous trouver encore là.

– Allez, du balai ! dit-elle, impatientée, nous congédiant d'un revers de la main. Allez avec votre père prendre l'air et faire de l'exercice. Soyez gentils.

Penché par-dessus la véranda, notre père, qui faisait semblant d'observer quelque chose en particulier dans le jardin, les domestiques qui s'affairaient ou les poulets qui picoraien leur nourriture éparpillée sur le sol, se redressa alors et commença à s'en aller, nous engageant à lui emboîter le pas. Il sourit et hocha la tête en direction de ma mère, comme un invité de marque plutôt que comme le chef de famille et elle lui répondit de la même manière, comme la reine d'Angleterre en tiare et robe couleur pêche.

Jakie et moi échangeâmes un regard. Nous comprîmes que notre père attendait qu'elle lui donne la permission – ce qu'elle avait fait : nous étions libérés. Des livres, des règles, des brosses à cheveux et de la lame aiguisée des ciseaux. Pour un petit moment. Nous nous précipitâmes derrière lui avant qu'elle ne change d'avis. Nous ne nous rendions pas compte que nos petits corps trahissaient ce que nos visages dissimulaient – notre joie de partir. Alors nous entendîmes une voix impérieuse derrière nous.

– Attendez !

Nous nous exécutâmes bien que notre père fût déjà dans les escaliers. Nous nous retournâmes et ce n'était pas notre mère qui venait de parler,

mais Mae, qui était sortie d'un bond de l'ombre d'Amma. Les rayons du soleil la faisaient cligner des yeux et faisaient briller ses nattes enrubannées.

– Où est-ce qu'ils vont ? demanda-t-elle à notre mère.

Amma haussa les épaules dans un geste d'indifférence, reposant ses rubans dans le petit coffre couvert de velours épais, mais brodé de miroirs fixés à l'aide de fil d'or rigide. Elle observa les nombreux reflets de son visage sur le couvercle moelleux et rêche qu'elle referma, déposant la boîte sur la table basse en rotin à côté d'elle et prenant un magazine à la place. Blanche Neige inspecta elle aussi le dessus du coffret maintenant que plus personne ne l'utilisait, et posa délicatement sa patte sur le couvercle à la texture attirante, ses coussinets roses dépourvus de fourrure sur le velours, une griffe aiguisée éraflant le verre.

– Prendre l'air et faire de l'exercice, dit Jakie d'un ton impatienté.

Puis il ajouta dans sa barbe lorsque Mae s'approcha de lui :

– T'as pas entendu, imbécile ?

– C'est toi l'imbécile, siffla-t-elle.

Puis elle ajouta tout haut :

– Moi aussi, je veux y aller. Maman, est-ce qu'on peut y aller nous aussi ?

Amma leva le nez de son magazine et regarda sa fille, surprise de cette petite rébellion.

– Tu veux y aller ? demanda-t-elle à Mae avec intérêt.

Puis elle se tourna vers la petite Lana :

– Et toi aussi, tu veux y aller ? demanda-t-elle pour confirmation.

Lana était trop timide et trop gentille pour dire quoi que ce soit, mais son air plein d'espoir criait « Oui, s'il vous plaît, s'il vous plaît ».

Je retins ma respiration, conscient que mes sœurs avaient tout fichu en l'air. Qu'aucun d'entre nous n'irait. Le temps me parut long avant que notre mère ne rouvre la bouche.

– Ne dites pas de bêtises, lança-t-elle enfin, le ton indulgent et la voix chaleureuse. Que vous êtes sottes ! Venez donc, on va demander au Chef de nous préparer du thé et des gâteaux. Restez à la maison pour vous amuser avec maman et laissez le travail aux garçons.

À ces mots, je poussai un soupir de soulagement, assez discret pour qu'elle ne le remarque pas, et rejoignis Abbu dans les escaliers, suivi par Jakie. Je me retournai vers mes sœurs d'un air coupable, conscient de notre victoire et de leur défaite. Sachant également que nous avions aussi perdu quelque chose, que nous les avions laissées tomber, que nous avions échoué à les sauver de notre mère. Que nous n'avions même pas essayé. Mae nous ignore et suivit Amma avec un air de dépit, donnant un nouveau coup de pied à la grosse

chatte blanche puis, comme celle-ci ne bougeait pas d'un pouce, l'écartant du talon de sa pantoufle. La petite Lana nous lança un regard dévasté tandis qu'on la tirait par la main. Thé et gâteaux. Crime et châtement.



Notre père donna congé au vieux chauffeur qui était en train de laver la voiture et n'était vêtu que d'un vieux bout de tissu négligemment enroulé autour des angles saillants de ses hanches. Abbu nous indiqua qu'il conduirait lui-même ; personne ne tenait à attendre que Karim se sèche et retrouve un peu de décence en renfilant le costume gansé et amidonné qui semblait le faire tenir droit. Nous montâmes à bord de la voiture rutilante, encore décorée de bulles de savon éparses qui laissaient derrière elle en éclatant des taches arc-en-ciel, et nous assîmes à l'arrière tandis qu'Abbu sortait prudemment la voiture de notre allée calme et poussiéreuse pour rejoindre le trafic et la puanteur des rues. La casquette à visière de Karim traînait dans la voiture et notre père la mit pour nous amuser. L'huile pour cheveux du chauffeur avait noirci et raidi les bords de son couvre-chef et des effluves de noix de coco quelque peu rancie nous parvenaient du siège avant.

– Je suis vot' chauffeur, plaisanta Abbu. Où monsieur souhaite-t-il se rendre, aujourd'hui ?

– Au cinéma ? répondit Jakie, plaisantant lui aussi, en admirant les affiches tandis que nous passions devant celui-ci.

Amma s'y rendait tout le temps. Et parfois, elle amenait Mae et Lana avec elle. Jamais nous. Notre père se crispa. Jakie ne pouvait pas voir son visage, mais moi, assis de l'autre côté, je le vis se débattre avec l'impertinente audace de cette proposition. Nous emmener faire une partie de tennis ou de cricket une fois de temps en temps était une chose ; nous amener au cinéma en mentant sur notre destination en était une autre bien différente. Trop différente. Trop désobéissante. Je vis qu'il était tenté, car il n'y allait jamais lui non plus et il m'apparut soudain comme un gamin pareil à nous, ignoré ou battu par notre radieuse grand-mère, et poussé de force vers une carrière médicale. Craignant qu'il ne change d'avis quant à notre sortie, ou qu'il punisse Jakie pour avoir suggéré de mentir à notre mère, je lui pris son chapeau pour détourner son attention.

– C'est moi le chauffeur maintenant, tût-tût ! m'écriai-je, un peu en désespoir de cause, faisant semblant d'actionner un volant imaginaire.

À neuf ans et un quart, j'étais trop vieux pour ce genre de singeries, mais pas Jakie, qui s'empressa de m'ôter le chapeau.

– Non, c'est moi, à mon tour ! Tût-tût ! claironna-t-il à ma suite, mais avec une conviction sincère.

– Au club de tennis, s'il vous plaît, chauffeur, indiquai-je à Jakie, tenant mon rôle et lui laissant le couvre-chef.

Guettant la réaction d'Abbu au moment où je prononçai ces paroles, je le vis sourire en haussant les épaules dans le rétroviseur. De mon côté, alors que Jakie y allait de ses « vroum vroum ! » et de ses « tût-tût ! », j'adoptai un air amusé et tapotai avec indulgence sur le dessus de la casquette, posée sur ses boucles épaisses comme sur des ressorts, comme pour dire : « Qu'est-ce qu'on peut bien faire avec un petit frère pareil ? »

– Oui, monsieur. Au club de tennis. Bien, monsieur, répondit mon père, soulagé de se voir dispensé de ce choix cornélien. Ah, le tennis. Le sport des rois. Le bon air. L'exercice.

Nous jouâmes toute la matinée sur les courts poussiéreux, à deux contre un, Jakie et moi d'un côté, Abbu de l'autre. Lorsque nous faisons un joli coup, il traversait le terrain pour venir nous embrasser, ce qu'il ne pouvait se permettre que dans un contexte sportif. Parfois, il nous soulevait et nous faisait tourner dans les airs, ce qui nous mettait mal à l'aise car nous n'y étions pas habitués. D'autres fois, il nous retenait plus longtemps que nous ne le désirions et je me demandai alors à quel point il recevait peu d'affection à la maison. Je n'étais pas certain d'avoir vu Amma le serrer, ou le tenir vraiment dans ses bras. Lana le faisait parfois à sa façon : elle se glissait sur ses genoux après le petit déjeuner et jouait avec sa cravate pendant qu'il lisait le *Times of India* avant de partir au travail.

À ces moments-là, Mae regardait Lana faire avec un mélange de mépris et de jalousie. « La fille à son papa, la fille à son papa, lui lançait-elle plus tard d'un ton sarcastique. La petite chérie à son papounet. » Elle avait déjà six ans et répugnait à quémander de l'affection de la sorte. Certes, il lui aurait plu de s'asseoir sur les genoux d'Abbu, mais seulement s'il le lui avait demandé, et celui-ci ne s'en rendit jamais compte. Elle n'était pas douce et transparente comme Lana, elle avait un côté dur et indéchiffrable, c'est pourquoi Abbu n'eut jamais l'idée de l'inviter à grimper en se tapotant les genoux. Et si jamais il l'avait fait, elle aurait de toute façon été tellement surprise qu'elle aurait probablement secoué la tête avant de s'enfuir, comme les gens qui ne savent pas recevoir un compliment et croient toujours qu'on se moque d'eux.

Bien avant midi, la chaleur restituée par le court sous nos pieds devint insupportable et Abbu alla s'asseoir sur un banc pour fumer, à l'ombre d'un

arbre dont la floraison légèrement pourrissante exhalait une douce odeur de viande, comme un cadavre rose et blanc parfumé. Nous regardâmes Abbu allumer sa cigarette et l'agiter pour chasser les insectes volants qui s'étaient rassemblés autour de lui. Nous restâmes sur le court, mais cessâmes de compter correctement les points et nous mîmes à faire les imbéciles avec deux autres garçons qui venaient d'arriver, des garçons plus âgés qui allaient à la grande école. Lorsque nous nous trouvions à court de balles, nous les rassemblions sur le tamis de nos raquettes et nous regroupions autour du filet, où le plus petit, Ali, partageait avec nous quelques berlingots de couleur vive qu'il tirait discrètement de sa poche comme s'il s'agissait de contrebande.

– Vous avez de la chance que votre père vous emmène jouer, dit Farid, le plus grand, qui avait l'allure un peu dégingandée d'un enfant qui aurait poussé trop vite pour que tout son corps puisse suivre le même rythme. Notre père, lui, il nous attend avec une règle en fer pour nous taper quand on ne fait pas nos devoirs, et quand on les fait, il nous tape quand même pour qu'on se rappelle pourquoi.

– Il est docteur ou général ? demanda Jakie, car, selon son expérience limitée, les pères ne pouvaient être que l'un ou l'autre : médecins ou militaires.

– Avocat, répondit Ali, qui avait encore les joues rondes d'enfant gavé avec amour par sa mère et ses bienveillantes ayahs ; et qui, malgré un père effrayant, avait tout de même assez de bonbons pour les partager. Il est en colère de ne pas être juge, ajouta-t-il sur le ton de la confidence.

Puis il vérifia autour de lui que personne n'avait entendu cette trahison pure et simple. Pas la peine d'en dire plus. Leur père avait échoué. Il leur faudrait réaliser ce qu'il n'avait pas pu ou être battus jusqu'au sang pour y parvenir.



Abbu resta silencieux sur le trajet du retour, déclarant seulement, lorsque nous repassâmes devant le cinéma, « une autre fois, Jakie chéri » d'un ton un peu triste. Comme s'il avait peur de revivre ce moment périlleux, mais qu'une petite part de lui le désirait.

Notre mère n'était pas comme les autres mères que nous avons rencontrées. Elle ne câlinait, ni ne cajolait et ne nous gavait pas de nourriture. Elle ne déplorait pas la sévérité de notre éducation, la difficulté de nos études, ni le fait que nous n'ayons pas l'occasion de nous amuser. Quand les

autres mères disaient avec indulgence : « Qu'ils s'amuse, qu'ils soient des enfants », Amma déclarait : « Qu'ils étudient, qu'ils soient sages. Qu'Allah-le-tout-Miséricordieux les rende obéissants » avec une piété lourde de sous-entendus contre laquelle il était difficile d'argumenter.

Notre père, en revanche, était comme les autres. Il voulait pour nous ce qu'il n'avait pas eu, ce qu'il n'avait jamais eu ni enfant ni adulte. Quand il nous soustrayait à la maison et à nos vies pour jouer quelques heures, une fois par semaine environ, et quand il nous serrait plus longtemps que nécessaire, il n'avait pas seulement pitié de nous ; c'est sur lui-même qu'il s'apitoyait.



De retour à la maison, nous nous aperçûmes à quel point nous étions couverts de poussière, et nous nous sentîmes tout poisseux et transpirants dans la fraîcheur ombragée de notre hall d'entrée. Amma eut d'abord un air satisfait en arrivant du salon pour nous inspecter : à l'évidence, il nous avait fait travailler. Puis son expression vira à la colère, suivant une mutation aussi insensible et inévitable que l'apparition d'une peau ridée sur la surface lisse d'une casserole de lait chaud.

– Non, mais regardez-vous, comme vous êtes sales, gronda-t-elle. Regardez tout le bazar que vous avez fait dans ma maison toute propre.

Jakie et moi baissâmes la tête et regardâmes docilement nos tennnis, toutes crottées de la terre battue des courts et de la poussière du chemin qui nous y avait conduits, ainsi que les quelques traces déposées sur le carrelage briqué. Il y avait un lambeau de pétale écrasé, prématurément bruni, plus mince qu'une peau et aussi tendre qu'un bleu. Jakie me donna un petit coup de coude et je vis le reste du pétale en forme de larme accroché sous la semelle d'Abbu. L'idée que nous nous soyons promenés sur un sol parsemé de fleurs faisait croire à tort que notre sortie avait eu quelque chose d'exagérément festif, de débauché ; comme si nous nous étions rendus à une cérémonie du henné ou dans un bordel.

Notre maison était pimpante et bien plus stérile que les hôpitaux dont la levée de fonds servait de prétexte à notre mère pour organiser des soirées mondaines. Notre mobilier sombre et imposant était tellement ciré qu'il paraissait huileux sous nos doigts et prenait la marque de nos empreintes digitales. Amma avait fait de la supervision des tâches ménagères un poste à plein temps et les domestiques effrayés travaillaient chez nous plus efficacement que dans aucune maison du voisinage. À l'intérieur, elle exigeait d'eux

qu'ils repassent leur propre tenue, ou du moins qu'ils l'étendent au soleil pour qu'elle soit bien lisse et raide en séchant ; le moindre dhoti froissé était inacceptable, raison pour laquelle Karim avait retiré le sien avant de laver la voiture. À la vérité, ce n'étaient pas tellement nos chaussures poussiéreuses qui avaient mis du désordre dans la maison, mais notre simple présence.

Nous incarnions le désordre. Après tout, nous étions faits de limaces, d'escargots et de queues de chiots.

Jakie et moi étions pour elle comme une poussière dans l'œil, deux taches inconvenantes qu'elle voyait partout où elle posait le regard. Comme des traces sur ses luxueuses lunettes à monture en écaille, commandées dans un magazine étranger consacré aux stars de cinéma, mais qu'elle ne portait qu'à la maison, dans l'intimité de notre jardin, pour ne pas prêter le flanc aux médisances et aux plaisanteries des voisines qui diraient qu'elle s'habillait comme une... hum, laissant un silence prolongé tandis qu'elles articulaient en silence leur vilain mot, révélant leur propre jugement sur ces actrices et ces chanteuses qu'elle admirait trop ouvertement. Elle savait qu'elles riaient déjà des produits qu'elle s'appliquait sur le visage, de ses quatre types de crème, fard, baume et mascara colorés pour ses joues, paupières, lèvres et cils, mais elle les traitait de provinciales, de villageoises à l'égal de leurs domestiques. Parfois, elle maquillait Mae et Lana avec ses propres cosmétiques, et celles-ci enduraient cette attention suffocante, ses doigts sur leur peau, sa bouche acerbe assez proche pour les embrasser. Elles se regardaient ensuite dans le miroir du visage de l'autre, découvrant le masque figé peint sur leur figure comme sur leurs précieuses petites poupées venues d'Angleterre, à froufrous rigides, et posées sur les étagères les plus hautes. Leur peau de miel habituellement monochrome changée en arc-en-ciel mélancolique.

Je glissai un regard par la porte du séjour, dans le dos d'Amma, pour voir si elle leur avait infligé ce traitement aujourd'hui, mais Mae, plongée dans une de mes bandes dessinées, nous ignorait et Lana l'imitait, feignant de lire en reproduisant fidèlement sa posture, jusqu'à sa façon de croiser les jambes. J'étais pourtant certain que Mae m'avait vu regarder, car elle nous tourna plus délibérément le dos avec un petit « hmph » et un léger mouvement d'humeur. Un service à thé à motifs de roses était abandonné à côté d'elles.

Au moment même où je ramenaient mon regard sur mes pieds, je me rendis compte que j'avais fait une erreur. Amma nous avait dit de regarder le bazar que nous avions mis et j'avais brièvement désobéi. Sans me laisser le temps de bredouiller la moindre excuse, elle s'avança dans la pénombre du vaste hall où nous nous trouvions et nous donna une violente gifle – flic-flac – décrivant gracieusement de la main la forme d'un huit, appréciant avec justesse

la distance entre nous de façon à ce que je reçoive le coup droit et Jackie le revers, malgré notre réflexe de nous baisser et d'esquiver. Notre mère aurait été bonne au tennis, si elle était venue jouer avec nous. Elle savait frapper de petites cibles en mouvement et donnait l'impression d'y parvenir sans effort. Il ne lui en coûtait rien.

– La prochaine fois, vous vous laverez avant d'entrer dans cette maison, prononça-t-elle, comme une sentence.

Elle gardait les yeux rivés sur nous, et non sur notre père, au-devant de nous, qui restait à l'écart, hésitant, comme s'il ne voulait pas être associé à notre punition. Elle en avait probablement tout autant contre lui – contre ses chaussures crasseuses, sa présence moite, contre le fait qu'il nous ait laissés entrer directement dans le hall, couverts de saleté de la ville –, mais chaque fois qu'elle lui en voulait, c'est contre nous qu'elle se mettait en colère. Elle était ainsi. Elle communiquait son mécontentement à son mari en punissant ses fils. Nous étions sales et désobéissants ; pas lui. Elle savait que c'était ainsi que les épouses étaient censées se conduire. Elles devaient maintenir leur mari sur un piédestal, ou ce serait la fin du monde.

– Allez, montez vous laver maintenant. Changez-moi ces vêtements crasseux avant le déjeuner.

Elle s'adressait encore à nous, mais c'est notre père qui s'engagea le premier dans l'escalier. Mae leva les yeux vers moi tandis que nous gravissions précautionneusement les marches en prenant garde à ne pas toucher accidentellement les murs blancs ni la rambarde cirée. À travers les barreaux de la rampe, je la vis assise dans la prison de ses vêtements raides. Elle portait encore une fois un masque de khôl et de rouge. Elle paraissait plus âgée et douée d'un pouvoir de séduction troublant, à l'image de notre mère, avec la même ride d'insatisfaction entre les yeux.

Mae esquissa un petit sourire narquois, comme pour signifier que nous l'avions bien mérité. Nous les avions abandonnées, mais nous ne nous en tirions pas à si bon compte, finalement. Elle fit un geste élégant et vif dans notre direction, que je pris pour un petit salut royal, la main levée bien haut en l'air, jusqu'à ce qu'elle le répète et que je perçoive la forme d'un petit huit qu'elle traçait de la main. Flic-flac. Coup droit, revers.

Lana nous regarda à son tour, comme si la petite moquerie de Mae l'auto-risait à nous faire signe elle aussi, mais avec compassion. Toute une matinée de soins maternels étouffants avait laissé des traces d'inquiétude sur son front et de préoccupation autour de ses yeux. Son expression était aussi claire et transparente que celle des personnages de mes bandes dessinées avec deux parenthèses autour d'un point en guise d'yeux, surmontés de lignes ondulées.

C'était comme si Amma les avait redessinées à l'aide de khôl et de rouge à lèvres.

Jakie tira la langue à Mae et se retourna les paupières et les lèvres pour se moquer de son maquillage. Je lui empoignai l'avant-bras et le traînai jusqu'en haut de l'escalier avant que notre mère le voie.



Au moment du dîner, Jakie et moi nous étions faits, sinon pardonner, du moins oublier. Nous avons payé pour notre matinée à l'extérieur, en restant emprisonnés dans la cellule sans fenêtre de la salle de bains, enfermés avec deux seaux d'eau tiède que les domestiques paniqués nous avaient apportés trop vite pour qu'ils aient eu le temps de chauffer correctement. Nous avons été condamnés à un rude brossage, savonnage et récurage, puis à une onction humiliante prodiguée par notre ayah, jusqu'à ce que nous soyons aussi bien décapés et lustrés que le mobilier, la peau suffisamment cirée pour que l'eau glisse dessus. On nous avait vêtus d'une chemise raide, amidonnée, et de pantalons repassés pour former un pli devant le genou.

– De vrais petits princes, déclara Ayah en préparant nos vêtements d'apparat, et il était difficile de ne pas percevoir une pointe de critique dans son tendre affairément, tandis qu'elle lissait les jupes de son propre sari usé, à l'ourlet soigneusement reprisé, et imprimé de fleurs passées.

On nous avait fait monter le déjeuner dans des assiettes en étain, car il était clair que nous n'étions pas encore jugés dignes de partager la table familiale, puis notre précepteur, le parent d'un voisin tombé dans la débîne, nous avait frappés sur la tête. C'était un jeune homme nommé Basharath, mais que nous appelions Vachard, car il nous cognait et donnait toujours l'impression de ruminer l'injustice de son sort, forcé qu'il était de travailler pour soutenir sa veuve de mère et ses sœurs. Il aurait bien aimé, lui, que son précepteur lui tape sur la tête pour qu'il puisse faire ses valises et partir à l'université comme ses amis.

Tout le monde semblait envier notre sort : nos sœurs, notre père, notre ayah, notre précepteur. Cette jalousie me laissait complètement perplexe. Penché sur mes cahiers comme un myope, à cause des larmes que m'arrachaient les coups de règle plate que Vachard faisait pleuvoir sur mes épaules et ma tête et qui floutaient les équations sous mes yeux, j'aurais pourtant échangé ma place avec n'importe qui – absolument n'importe qui.

– La réponse, Sulaman, la réponse, commandait-il.

Je n'en avais pas la moindre idée. Le sang qui affluait vers mon visage me donnait chaud et je commençais à transpirer au niveau du cou et du front. Le triangle que je m'étais appliqué à tracer risquait d'être ravagé par ma sueur et mes larmes. Sale. Désobéissant. Je voulais donner une réponse et j'aurais dit pratiquement n'importe quoi pour qu'il s'arrête. Le triangle avait trois côtés, a, b et c. La réponse qu'il attendait était la longueur de a, le plus long, mais je ne pouvais pas le mesurer car c'est lui qui tenait la règle. L'équation que j'avais écrite pour résoudre notre problème était nette et sans appel : $a^2=b^2+c^2$. b valait 3 et c, 4. J'avais calculé que 3×3 valaient 9 et que 4×4 valaient 16 mais il me restait encore à les additionner.

Je vis Jakie, qui bûchait à côté de moi sur un autre problème, plus facile. Celui-ci avança vers moi son poing fermé sous la table et ouvrit la main le temps d'un battement de paupière, écartant ses cinq doigts, les soulevant l'un après l'autre comme une vague ou comme s'il jouait du piano, avant de refermer sa main et de la retirer tout aussi discrètement.

– Cinq, dis-je à Vachard, soulagé. La réponse est cinq. La longueur de a, c'est 5.

Malgré l'évidence, cela n'était pas si facile, pas pour un enfant de neuf ans. Je regardai mon frère avec gratitude et humiliation en espérant qu'il avait trouvé la réponse au hasard et qu'il n'avait pas réellement calculé de tête que $9+16=25$ et que la racine carrée de 25 était 5. Qu'il ne m'avait pas déjà surpassé.

On nous appela pour le dîner et le précepteur fut congédié, recevant le même traitement que les autres domestiques sauf qu'on le faisait sortir par la porte principale où les voisins pouvaient le voir, car employer un garçon instruit de bonne famille comme précepteur constituait un joli coup. J'observai Jakie pendant qu'il prenait place, jouant avec son rond de serviette en acajou et imitant une tête de poisson pour faire rire Lana. Jakie le Joyeux Luron. Il avait simplement trouvé 5 au hasard, décidai-je. Il aurait tout aussi bien pu dire 6, 7 ou 8. Mais je me sentais tout de même reconforté de penser qu'il s'était exposé lui aussi à une pluie de coups de règle pour me souffler la réponse. Il ne protesta pas lorsqu'Amma ne lui passa pas le plat en céramique rempli de samossas et de pâtisseries qui trônait sur la table – sans doute les restes d'une visite post-méridienne qui avait dû avoir lieu pendant que nous étions consignés et n'avions pas intérêt à nous faire remarquer. Gentils parce qu'invisibles. Je ne protestai pas non plus lorsqu'elle m'ignora également. Je préférais qu'elle ne fasse pas attention à moi. Me faire oublier, à défaut d'être pardonné. Et je ne tenais pas spécialement à ces petites pâtisseries frites, dont se régalaient si souvent mes

sœurs. Je remarquai que Mae et Lana n'en prirent qu'une seule chacune, et à contrecœur.

Le dîner était chez nous un moment silencieux et guindé. Il ne s'agissait pas réellement d'un moment de socialisation sauf lorsque mes parents recevaient. Nous mangions tous avec fourchette et couteau, même la petite Lana. Nous n'aurions pas même imaginé manger avec nos doigts, comme les domestiques ou nos voisins, ou nos convives. Amma ne mangeait avec les doigts que lorsqu'elle était invitée chez un hôte qui ne proposait pas de couverts, mais chaque fois que l'occasion se présentait, j'avais l'impression qu'elle mettait une jubilation de petite fille à mélanger son riz, son dhal et ses keftas dans ses mains et à lécher les sucs de viandes onctueux sur ses doigts. Il était clair qu'elle prenait plus de plaisir à manger ainsi et je trouvais bizarre qu'elle se prive de le faire dans l'intimité de notre maison, où il n'y avait que nous pour la voir.

Notre table était sombre et lustrée, comme tout le reste de la maison, mais couverte d'une toile cirée puis d'une nappe en coton épais lestée de quatre glands métalliques dans les coins, plus deux autres sur la longueur. La répartition s'effectuait autour de ces glands puisque les filles s'asseyaient d'un côté avec Amma et nous de l'autre avec Abbu. J'aimais sentir le poids réconfortant du gland dans ma main, pareil aux galets lisses de la rivière sale, en ville, et je le poussais doucement pour l'envoyer se balancer comme le balancier d'une pendule, en direction de Mae, assise en face de moi, mais trop loin pour que je puisse l'atteindre. Et, comme une bouteille à la mer, elle l'attrapait et me le relançait parfois. Ce soir-là, c'est elle qui attrapa le gland la première et me l'envoya. Peut-être avait-elle vu la grimace de Jakie et décidé qu'il lui en coûtait trop de continuer à nous faire la tête. Je la regardai lorsque je le lui renvoyai, perplexe quant à ses intentions. Elle pouvait très bien me tendre un piège pour me dénoncer. Elle détourna le visage avec un sourire très convenable en direction de notre mère, mais attrapa le gland et me le renvoya une fois encore. Je le lui renvoyai à mon tour. Encore et encore. Tic-tac, tic-tac. Un métronome sans musique. Heureux d'avoir été pardonné.

En dépit de son apparente symétrie – Amma, entourée des filles, à une extrémité, et Abbu à l'autre, encadré par nous, les garçons –, notre plan de table avait quelque chose d'idiot, car il obligeait Amma à constamment se lever pour répondre aux besoins de notre père à l'autre bout de la table. Elle le faisait si souvent qu'on aurait dit qu'elle mettait un point d'honneur à placer tout ce qu'il voulait hors de sa portée, les pickles, le sel, le pot d'eau glacée, rien que pour pouvoir bondir et les lui passer avec une servilité guillette. Une performance forcée d'épouse-servante heureuse et consentante.

Il ne réclamait jamais aucune des choses qu'elle lui passait ni ne jetait un regard mélancolique dans leur direction, mais elle se levait tout de même, se grondant avec indulgence comme si elle était une fille un peu idiote, mais ravissante, qui n'était tolérée à la maison que pour son utilité domestique et pour le beau mariage qu'elle pourrait faire un jour, et qui lui permettrait de quitter assez vite le foyer. Elle ne parlait qu'anglais à table, avec le léger accent américain des bonnes sœurs qui avaient pourvu à son éducation au couvent et la sournoiserie britannique de tous les autres habitants de Lahore.

– Oh, suis-je bête, mon chéri ! Les pickles sont tellement loin de votre assiette. Non, Sulaman, ne t'avise pas de les faire passer. Maladroit comme tu es, tu vas renverser de l'huile sur la nappe. Laissez-moi vous les amener, mon amour.

Puis elle s'affairait, plaçant les pickles à côté de lui, puis sélectionnant alors les plus appétissants et les déposant directement sur son assiette. Comme s'il était le fils aîné adoré qu'il fallait nourrir, choyer et admirer en public. Dans d'autres familles, cela aurait été moi, me disais-je, un peu maussade. Mais je ne m'en trouvais pas plus mal, car je ne désirais surtout pas plus d'attention de la part d'Amma que je n'en recevais déjà. Je voyais les domestiques aux aguets, prêts à remplir nos gobelets en étain – le cristal était réservé aux adultes –, mais ils devaient attendre qu'Amma se rasseye. La présence d'un domestique autour de la table aurait dévoilé au grand jour la supercherie, le fait qu'elle n'avait nul besoin de bondir de la sorte et de faire un tel remue-ménage autour de notre père puisque d'autres étaient là pour le servir.

Amma plaçait Abbu sur un piédestal, mais cela semblait plutôt destiné à le ridiculiser qu'à le mettre en valeur, comme s'il était entravé et exposé en public. Le rituel censé le renforcer dans son statut de chef de famille lui donnait l'air aussi impotent qu'un bébé sur sa chaise haute et je crois qu'Amma, et Abbu, et nous tous en étions conscients. Elle se servait de son rôle de domestique pour le rabaisser, pour lui montrer combien il serait misérable sans elle. Combien sa vie serait difficile et pénible.

À la fin du repas, quand elle venait à côté de lui pour lui peler son fruit tandis que, nous autres, nous nous débattions avec l'écorce, qu'elle retirait la peau blanche et les pépins pour ne laisser à Abbu que les morceaux juteux de grenade, d'orange, et d'ananas, comme des bijoux sur son assiette, c'était bien elle qui tenait le couteau.